
CLAUDE MUTAFIAN

LES RELATIONS ARMENO-FRANQUES A L'EPOQUE DES CROISADES (XII^e-XIV^e SIECLE)

Deux jugements contradictoires sur les relations arméno-franques

Dans sa bulle du 13 octobre 1584, le pape Grégoire XIII affirmait: *Lorsque jadis les princes et les armées chrétiennes allaient au recouvrement de la Terre sainte, nulle nation et nul peuple plus promptement et avec plus de zèle que les Arméniens ne leur prêta son aide en hommes, en chevaux, en subsistance, en conseils; avec toutes leurs forces et avec la plus grande bravoure et fidélité, ils aidèrent les chrétiens en ces saintes guerres.*¹ Pendant longtemps, l'interprétation des relations entre Arméniens et croisés resta conforme à ce schéma simpliste, qui, on le verra, ne résiste pas à l'analyse. Il est intéressant de le confronter au bilan des deux premières décennies de rapports arméno-français, dressé par le chroniqueur arménien contemporain Matthieu d'Edesse: [Baudouin II, comte d'Edesse] *avait plus de haine contre les chrétiens que contre les Turcs. (...) Il sévit successivement contre les divers chefs arméniens et les renversa tous, se montrant plus impitoyable envers eux que les musulmans eux-mêmes. Bohémond [prince d'Antioche], de son côté, avait chassé le prince des princes [arménien Tatoul], qui gouvernait (...) la ville de Marache. Une foule d'autres grands personnages [arméniens] (...) finirent leur vie en prison, dans les tortures ou dans les fers. Plusieurs eurent les yeux crevés,*

*les mains ou le nez coupés, les parties génitales tranchées (...). Nous aurions voulu énumérer leurs [des Francs] nombreux forfaits, mais nous n'avons pas osé le faire, parce que nous étions placés sous leur autorité.*²

La réalité est en effet bien plus complexe que ne le suggère Grégoire XIII, et les relations arméno-franques sont passées par des étapes nombreuses et variées.

1097-1099: les premiers contacts arméno-français

En automne 1097, arrivés en Cappadoce, les croisés entrèrent *dans le pays des Arméniens*, selon un participant anonyme.³ Il y avait en effet une importante concentration de population arménienne dans ces confins sud-est de l'Empire byzantin, en Cappadoce, en Cilicie et surtout en Euphratèse. Une grande partie de cette dernière région était sous l'autorité de puissants seigneurs arméniens, les uns au service de Byzance, donc «chalcédonisés», comme Thoros d'Edesse, Tatoul de Marache ou Gabriel de Mélitène, les autres arrivés plus récemment et restés fidèles à l'Eglise apostolique arménienne, comme Gogh Vasil qui cristallisait les espoirs de reconstitution d'un Etat arménien.

L'arrivée de la croisade ajoutait un élément, les Francs (également qualifiés de Latins), à la riche mosaïque ethnique et religieuse

¹ Bullarium, p. 78.

² Matthieu, p. 337-339.

³ Gesta, p. 60.

de la région, où se cotoyaient déjà Grecs, Syriques, Arabes et Turcs pour ne citer que les plus importants. La lointaine Constantinople n'ayant qu'un contrôle formel sur ces marches impériales, le danger essentiel, pour les Arméniens, venait des Etats turcs voisins: le sultanat seldjoukide au nord-ouest et l'émirat danichmendite au nord-est. Dans ces conditions il était naturel, pour les Arméniens, d'accueillir avec ferveur les Francs,⁴ ennemis à la fois des Grecs depuis le schisme du milieu du XI^e siècle et des Turcs qui faisaient obstacle à la marche vers Jérusalem. En focalisant l'attention de ces Turcs, la croisade permit de délivrer certains princes arméniens menacés ou assiégés, comme Siméon en Cappadoce ou Gabriel à Mélitène. D'autres semblent avoir pris contact avec les Francs pour les guider jusqu'en Cilicie. Ainsi Bagrat (Pancrace pour les Francs), frère de Gogh Vasil, alla à la rencontre de l'un des chefs, Baudouin de Boulogne, pour l'escorter après la victoire de Nicée.⁵ Plus tard, en été 1098, la prise d'Antioche fut le résultat de l'intervention, auprès de Bohémond, de Firoûz, un Arménien converti à l'islam. La ville était assiégée depuis octobre 1097, et si plusieurs seigneurs arméniens avaient approvisionné les Francs, les sources franques nous montrent d'autres Arméniens ravitaillant et renseignant les Turcs.⁶ Les Arméniens étaient en effet conscients que si, en tant que chrétiens, ils étaient pour les croisés des alliés potentiels, ils n'en restaient pas moins «hérétiques» à leurs yeux. Ainsi, dans la lettre envoyée le 11 septembre 1098 au pape Urbain II pour lui annoncer la prise d'Antioche, les chefs de la première croisade parlaient des *hérétiques grecs, arméniens, syriens et jacobites* dont ils n'avaient pas encore pu venir à bout.⁷

Dans ce face à face complexe, Francs et

Arméniens avaient des intérêts souvent convergents, mais parfois aussi opposés: si les seconds caressaient l'espoir de recréer au Levant leur royauté détruite dans la mère patrie, les premiers étaient venus s'installer dans cette même région, où ils fondèrent bientôt quatre Etats, le comté d'Edesse, la principauté d'Antioche, le comté de Tripoli et le royaume de Jérusalem. Les croisés avaient pour eux une indiscutable puissance militaire, mais les Arméniens disposaient de plusieurs atouts. Ils étaient autochtones, ils avaient une bonne connaissance du terrain et des peuples voisins. De plus les Francs, qui se trouvaient au début en manque de femmes européennes, ne pouvaient trouver que dans la population arménienne les épouses indispensables pour faire souche, puisque celles-ci devaient être à la fois des princesses et des chrétiennes non grecques. Ainsi, les trois premiers des quatre comtes d'Edesse eurent des épouses arméniennes, de même que les deux premiers rois de Jérusalem, quatre des princes d'Antioche et deux des comtes de Tripoli. Cette diplomatie matrimoniale mise en œuvre par les Arméniens constitua elle aussi une véritable arme, que l'historien Joseph Laurent décrit de manière imagée à l'occasion des déboires arméniens en Euphratèse: *Dernière et terrible vengeance contre les Francs: leurs femmes arméniennes, ou bien ne leur donnèrent pas d'enfants* [exemple de Baudouin I^{er}] (...) *ou bien, quand elles leur donnèrent des enfants, ce furent des filles* [exemple de Baudouin II] *et de terribles filles*.⁸

1098-1118: la liquidation de l'Euphratèse arménienne par les Francs

Deux des quatre Etats latins du Levant, le comté de Tripoli et le royaume de Jérusalem, n'étaient frontaliers ni de la Cilicie, ni de l'Euphratèse. Il n'y eut donc là pas de heurts directs, au moins au début. C'est ainsi que la hiérarchie arménienne de la Ville sainte fut vite réintégrée et, mis à part quelques incidents, les Francs respectèrent grosso modo

⁴ Colophons XII, p. 119-120.

⁵ Matthieu, p. 256; Sembat 1956, p. 102; Guillaume, p. 233; Dédéyan, p. 1137-1155.

⁶ Anne, p. 19-22; Colophons XII, p. 117-120; Matthieu, p. 259; Gesta, p. 76, 98.

⁷ Foucher, p. 351.

⁸ Laurent, p. 144.

l'Eglise arménienne et son catholicos.⁹ Inversement, quand la «fausse Pâque» – un phénomène qui se produisait une fois par siècle et donnait lieu à des querelles entre chalcédoniens et non-chalcédoniens – tomba en 1102, les commentateurs arméniens ne s'en prirent qu'aux Grecs, ménageant les Latins pourtant comptés parmi les *dix nations chrétiennes* [qui] *tombèrent dans l'erreur*.¹⁰

En revanche, des problèmes apparurent vite avec les deux autres Etats francs, le comté d'Edesse et surtout la principauté d'Antioche. C'est ainsi que, reprenant les divisions ecclésiastiques de l'Empire romain d'Orient qui faisaient du Taurus sa frontière septentrionale, le patriarcat d'Antioche, désormais latin, considérait la Cilicie et l'Euphratèse comme parties de son domaine, et revendiquait donc la suzeraineté sur l'Eglise arménienne, installée sur ces terres depuis le début du XII^e siècle. Dans ces conditions, il était inévitable que des heurts se produisent périodiquement entre le catholicos d'Arménie et le patriarcat latin d'Antioche,¹¹ toujours prêt à s'immiscer dans les affaires internes de ses voisins. Parallèlement, les princes normands d'Antioche, Bohémond et ses successeurs, ont toujours considéré la Cilicie comme un appendice naturel de leur principauté, provoquant ainsi un contentieux territorial avec les Arméniens: en août 1098, après la prise d'Antioche, Bohémond *descendit en Cilicie, prit Tarse, Adana, Mamistra, Anavarza (...) et tint tout le pays*.¹² Fin 1099, les Arméniens ne s'opposèrent pas à la fondation de deux sièges ecclésiastiques latins en Cilicie, à Tarse et Mamistra,¹³ bientôt rattachés à ce patriarcat latin d'Antioche avant de devenir, durant les périodes de tension, une arme diplomatique aux mains des Arméniens: le chantage à l'expulsion des prélats latins. Peu

après, Bohémond, capturé par l'émir danichmendite, fut remplacé par son neveu Tancred, et la politique de ces princes d'Antioche fut plus ou moins directement la cause de la disparition des pouvoirs de Tatoul, de Gabriel et de Gogh Vasil. On comprend la réaction de Matthieu d'Edesse à l'annonce de la capture de Bohémond: *Le désastre qui frappa les Francs fut la punition de leurs œuvres d'iniquité (...). Aussi Dieu leur retira son appui et la victoire*.¹⁴

L'affaire d'Edesse est encore plus significative du jeu réciproque entre Francs et Arméniens. Au début de 1098, Baudouin de Boulogne, répondant à un appel au secours de Thoros d'Edesse, fut fastueusement reçu dans la ville par la population, majoritairement arménienne, avant d'être adopté par Thoros. En mars, ce dernier fut massacré, Baudouin devint comte d'Edesse et épousa une princesse arménienne, qu'il répudia plus tard après avoir ceint la couronne de Jérusalem.¹⁵ elle ne lui était plus utile dans la Ville sainte, où la population arménienne était minoritaire. Le fait que la reine n'ait pas procréé n'était qu'un prétexte pour le roi, très probablement homosexuel, qui *avait horreur des étreintes de l'épouse*.¹⁶ A Edesse lui succéda Baudouin de Bourcq. Bien qu'ayant lui aussi une épouse arménienne, Morfia, fille de Gabriel de Mélitène, il mena à son terme la liquidation totale des pouvoirs arméniens en Euphratèse. Quand il devint second roi de Jérusalem, en 1118, l'Euphratèse arménienne avait vécu, victime de l'excès de confiance des Arméniens envers les Francs.

1118-1137: la gestation d'une diplomatie arménienne en Cilicie

Les espoirs arméniens se concentrèrent dès lors en Cilicie. La plaine se trouvait byzantine de jure et normande de facto, mais deux dynasties arméniennes retranchées dans les

⁹ Matthieu, p. 276, 294, 309.

¹⁰ Matthieu, p. 287; Ormanian, 909, col. 1323-1325.

¹¹ DA, t. I, p. 29, n. 2.

¹² Guillaume, p. 345.

¹³ Michel, p. 191; Mutafian 1997; Hamilton, p. 16, 24.

¹⁴ Matthieu, p. 274.

¹⁵ Matthieu, p. 260; Sembat 1956, p. 104; Foucher, p. 338; Guillaume, p. 236-237, 453, 496; Lignages, p. 158; Mayer, p. 57.

¹⁶ William, p. 688; Mayer, p. 70-72.

montagnes du Taurus, les Roubénides à l'est et les Héthoumides à l'ouest, allaient tirer les leçons des erreurs de tactique des deux premières décennies du XII^e siècle, qui avaient conduit à l'échec euphratézien. Il convenait de modifier cette «diplomatie franque». Les Héthoumides conservèrent constamment une ligne bien plus hellénophile que francophile, tandis que les Roubénides mirent en œuvre durant un siècle une subtile «diplomatie tous azimuts», qui allait leur permettre de ceindre en 1198 une couronne royale universellement reconnue. Sans tourner le dos à l'alliance latine – à partir de 1120, quatre des cinq barons roubénides épousèrent des princesses franques –, ils cessèrent de la considérer comme privilégiée et cultivèrent aussi leurs relations avec les Grecs et les musulmans.

La menace des émirs artoukides de Mardin à partir de 1119 rapprocha les Arméniens des Francs, et en 1123, à la suite de la capture du comte Jocelin d'Edesse et du roi Baudouin II, l'épouse arménienne de ce dernier organisa un commando d'Arméniens pour libérer les prisonniers.¹⁷ Les données changèrent en 1126 avec l'arrivée de Bohémond II, auquel le roi Baudouin II céda *Antioche et toute la Cilicie*.¹⁸ La plaine cilicienne étant aux mains d'un prince aussi ambitieux, la diplomatie arménienne devait naturellement renoncer à sa ligne prolatine. *Bohémond, seigneur d'Antioche, fut amené à faire la guerre à Léon et se prépara à aller piller la région de Cilicie*.¹⁹ Il entra dans les domaines roubénides en même temps que les Danichmendites; le prince Léon laissa habilement les deux armées se battre entre elles et Bohémond fut tué: *Ainsi ces rois s'entre-tuèrent-ils et les Arméniens furent libres. Quelle chose étonnante!*²⁰

Auparavant, Baudouin II avait donné pour

épouse à Bohémond II l'une de ses quatre filles, Alice: cette princesse de mère arménienne se considéra comme héritière d'Antioche, et pour disputer ce titre à sa fille Constance elle n'hésita pas à demander l'aide de l'atâbeg d'Alep, Zengî.²¹ Comme on le voit, les alliances se diversifiaient, et cette «diplomatie de voisinage» exercée par une princesse indigène ne pouvait pas être comprise par les colons latins. L'ambition d'Alice s'exacerba en 1131 quand sa sœur aînée Mélisende ceignit la couronne de Jérusalem à la mort de leur père Baudouin II. Cette reine de mère arménienne exerça le pouvoir jusqu'à sa mort en 1161 malgré les couronnements successifs de son époux Foulque et de son fils Baudouin. Guillaume de Tyr le confirme dans son éloge funèbre de la plus brillante de tous les souverains de Jérusalem: c'était une *femme douée de plus de sagesse et de prudence qu'il n'appartient d'ordinaire à son sexe, et qui avait dirigé avec beaucoup de vigueur les affaires du royaume pendant trente ans et plus, tant du vivant de son mari que sous le règne de son fils*.²²

1137-1168: la Cilicie sous autorité byzantine

Les trois expéditions militaires byzantines successives en Cilicie et en Syrie du Nord, menées par les empereurs Jean (1137 et 1142) et Manuel Comnène (1158), bouleversèrent provisoirement la situation. Chaque fois la suzeraineté grecque fut réaffirmée sur la Cilicie et Antioche, pour disparaître peu après le retour de l'armée impériale à Constantinople; de plus, les gouverneurs grecs laissés en Cilicie eurent toujours un pouvoir très limité. Ce péril grec resouda naturellement l'alliance arméno-franque. Léon fut emmené à Constantinople fin 1137 avec ses fils Thoros et Rouben, mais leurs frères Stéphane et Mleh avaient pu se réfugier à Edesse, dont le comte Jocelin II était leur cousin germain.²³ Peu après, le catholicos Grégoire III

¹⁷ Michel, p. 210; Chronique syriaque, p. 65-67; Matthieu, p. 352-353; Guillaume, p. 566-568; Orderic, p. 114.

¹⁸ Matthieu, p. 366.

¹⁹ Michel, p. 227; Chronique syriaque, p. 76.

²⁰ Michel, p. 227; Chronique syriaque, p. 77; Guillaume, p. 623; Orderic, p. 136.

²¹ Guillaume, p. 623-624.

²² Guillaume, p. 850.

²³ Samuel, p. 130.

assista à deux conciles latins, en 1140 à Antioche et en 1141 à Jérusalem.²⁴ Les Arméniens, toujours majoritaires à Edesse, aidèrent les Francs face aux attaques de Zengî, qui parvint néanmoins à s'emparer de la ville en 1144; tout le comté tomba en 1151.²⁵ Nersès Chnorhali, frère du catholicos, composa une poignante *Complainte d'Edesse*²⁶ commémorant l'événement. Grégoire III réussit toutefois à en tirer un bénéfice: alors que le comte était prisonnier, il reçut de son épouse Béatrice la forteresse de Hromkla sur l'Euphrate,²⁷ qui allait rester siège catholicossal jusqu'en 1292.

Seul survivant des princes roubénides à Constantinople, Thoros parvint à revenir en Cilicie vers 1145. Le pays étant aux mains de gouverneurs byzantins, il commença par jouer sur l'alliance latine, épousa la fille d'un seigneur franc, après quoi il *se rendit maître (...) de toute la Cilicie, il se substitua au gouvernement des Grecs et expulsa totalement leurs forces armées*.²⁸ A la suite de la réaction byzantine et de l'expédition de Manuel Comnène, il changea prudemment de tactique, se rapprocha des Grecs et entra dans les bonnes grâces de l'empereur,²⁹ avant de revenir à l'alliance latine une fois partie l'armée impériale. Pendant ce temps, la dynastie catholicossale des Pahlavouni se chargeait de maintenir les bonnes relations avec Byzance: c'est l'époque du fameux dialogue théologique entre Manuel Comnène et Nersès Chnorhali, devenu catholicos en 1166.³⁰

1168-1198: vers la fondation du royaume

Thoros II mourut en 1168, et sa prudente diplomatie entre Grecs et Latins avait porté ses fruits: le pouvoir roubénide sur la Cilicie était devenu une réalité, il ne restait plus qu'à l'affirmer. C'est ce qu'allait faire son frère et successeur Mleh, moyennant un spectaculaire renversement d'alliances. Tirant les leçons des diplomaties alternativement antigrecque et antilatine de ses prédécesseurs, il pratiqua les deux ensemble en s'appuyant sur une alliance musulmane, celle du puissant émir d'Alep, Noûr al-Dîn. Avec cet allié potentiellement dangereux, Mleh allait combattre sur trois fronts: latin, seldjoukide et grec. Face à ses provocations, les armées franques d'Antioche et de Jérusalem entrèrent en Cilicie, mais une diversion de Noûr al-Dîn les obligea à faire retraite. En 1172-73, Mleh se joignit à la campagne de Noûr al-Dîn contre le sultanat seldjoukide, après quoi il se retourna contre Byzance.³¹ Avec l'aide des troupes de Noûr al-Dîn, *Mleh reprit sur les Grecs Adana, Tarse et Misis*. En 1173, *la puissance de Mleh s'accrut et les Romains [Grecs] renoncèrent à ce pays [la plaine cilicienne]*.³² En quelques années, Mleh avait donc réussi à mettre fin aux prétentions grecques et latines sur la Cilicie et à affirmer l'autorité arménienne. La mort de Noûr al-Dîn en 1174 vint à point pour écarter ce dernier danger.

L'alliance musulmane de Mleh a parfois été interprétée comme une conversion à l'islam, ce qui est totalement faux: les preuves de son attachement à l'Eglise arménienne ne manquent pas, à commencer par son mariage avec une nièce du catholicos. René Grousset lui-même dut concéder que c'est le *demi-renégat* Mleh qui fut, *en somme, le libérateur de son pays grâce à la politique antifranque et islamophile qu'il pratiqua*.³³ Cette alliance et son autoritarisme brutal expliquent pourquoi il

²⁴ Sembat 1956, p. 161; Sembat 1856, p. 81; Samuel, p. 122; Guillaume, p. 699; Dédéyan, p. 801-805; Mutaïan 2004, p. 127-129.

²⁵ Guillaume, p. 718-721; Reinaud, p. 71-78, 90-93; Ibn al-Athîr, p. 443.

²⁶ Edition Mkertchian, Erevan, 1973, trad. française Kechichian, Venise, 1984.

²⁷ Kirakos, p. 108-109; Vardan, p. 127-128; Sembat 1956, p. 168; Sembat 1856, p. 82; Michel, p. 297.

²⁸ Michel, p. 281-282; Samuel, p. 131, 134, 136; Colophons XIII, p. 584; Mutaïan 1988, p. 393-394.

²⁹ Michel, p. 316; Sembat 1856, p. 86.

³⁰ Bozoyan.

³¹ Guillaume, p. 949-950; Michel, p. 346; Cinnamos, p. 288.

³² Ibn al-Athîr, p. 588-589.

³³ Colophons XIII, p. 88, 586; Vardan, p. 129; Michel, p. 353-354; Chronique syriaque, p. 133; Ter-Ghevondian, p. 49-56; Grousset, p. 391.

fut assassiné en 1175 par les seigneurs arméniens³⁴ et pourquoi il est presque unanimement voué aux gémonies par l'historiographie arménienne.³⁵ On ne trouve des compliments qu'indirectement dans des sources arabes, qui reconnaissent que Mleh fut celui des deux qui tira les profits de l'alliance: *Cette confiance mal placée [en Mleh] fut l'une des rares erreurs de jugement de Noûr al-Dîn*.³⁶

La défaite byzantine de Myriocephalon face aux Turcs fit pratiquement disparaître toute menace grecque, malgré quelques soubresauts postérieurs. C'est plutôt la montée en puissance de Saladin qui avait de quoi inquiéter. Un retour à l'alliance latine était dès lors naturelle pour Rouben, neveu et successeur de Mleh, qui autorisa le relèvement des deux sièges ecclésiastiques latins en Cilicie, supprimés durant la période de domination byzantine.³⁷ Les ambitions d'Antioche générèrent une nouvelle fois ce rapprochement: le prince Bohémond III captura même Rouben par trahison, mais il dut s'incliner face à Léon, frère de Rouben, qui lui succéda en 1187. Malgré cet incident, Léon II poursuivit la politique prolatine, allant jusqu'à entreprendre un programme de «francisation» des institutions, comme on le lit dans une lettre que lui adressa en 1195 l'archevêque de Tarse, Nersès de Lambron. La même année, il n'hésita pas à éliminer le catholicos Grégoire V, opposé à cette politique, et à le remplacer par Grégoire VI qui, *inspiré par sa sagesse, suit la voie juste comme nous*,³⁸ selon Nersès.

Auparavant, la situation avait été bouleversée par la prise de Jérusalem par Saladin en 1187, suivie de la chute de la quasi-totalité de la Syrie franque, qui provoqua la troisième croi-

sade. Richard Cœur de Lion parvint à reconquérir une bande côtière, sur laquelle se recréèrent, bien amputés, une principauté d'Antioche, un comté de Tripoli et un royaume de Jérusalem sans Jérusalem. Un tel affaiblissement de la puissance franque imposa à Léon une diversification d'alliances. Etant désormais en position de force face à Antioche, il pouvait caresser le rêve d'une annexion: il n'hésita pas à venger son frère en capturant Bohémond III en 1193, et ne le relâcha qu'après un pacte de succession visant à unir les deux Etats.³⁹

Le chef-d'œuvre diplomatique de Léon reste bien entendu l'érection de sa baronnie en royaume à l'occasion du passage de la composante germanique de la croisade, dirigée par l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse. Le pape avait écrit à Léon pour qu'il apporte son aide à la croisade, et lui-même avait demandé une couronne à Rome et à l'empereur:⁴⁰ il savait ce dernier en quête de vassaux pour contrebalancer l'influence de la France au Levant. Il devait toutefois ménager le sultan seldjoukide et surtout le puissant Saladin. C'est pourquoi, pendant que le très latinophile Nersès de Lambron était chargé des contacts avec l'empereur,⁴¹ le catholicos Grégoire VI entretenait avec Saladin, selon certaines sources arabes, une correspondance l'informant sur la croisade allemande; malgré l'absence de confirmation dans les sources arméniennes, il n'y a aucune raison d'élever des doutes comme le font certains historiens.⁴²

Frédéric I^{er} avait accédé à la demande de Léon, quand il se noya en Cilicie. Le prince poursuivit ses efforts et envoya une ambassade auprès de son successeur Henri VI, qui donna une réponse positive.⁴³ Restait un dernier

³⁴ Michel, p. 361; Chronique syriaque, p. 133.

³⁵ Sembat 1956, p. 191-192; Samuel, p. 138; Colophons XIII, p. 585-586; Lignages, p. 136.

³⁶ Al-Dahabî, p. 148; Ter-Ghevondian, p. 60-73.

³⁷ Michel, p. 376; Chronique syriaque, p. 142; Sembat 1956, p. 193; Sembat 1856, p. 92; Mutaftian 1997, p. 906-907.

³⁸ Nersès de Lambron, p. 207-248; Ormanian, 1042-1048, col. 1514-1524.

³⁹ Sembat 1956, p. 204-207; Samuel, p. 144; Amadi, p. 89; Michel, p. 411; CICO, t. II, p. 556-557; Lignages, p. 66, 108, 136-137; Cahen, p. 582-586.

⁴⁰ Alichan, p. 466-468; Kirakos, p. 156.

⁴¹ Colophons XII, p. 259.

⁴² Bahâ' al-Dîn, p. 161-164; Alichan, p. 447-448; Mutaftian 1988, p. 168.

⁴³ Amadi, p. 90.

obstacle, la reconnaissance par la papauté. La «fausse Pâque» de 1197 avait diplomatiquement été passée sous silence dans les relations arméno-latines,⁴⁴ mais les prélats arméniens unanimes refusèrent les concessions de l'Eglise arménienne exigées par Rome. Léon parvint toutefois à les convaincre que ce n'était là qu'une simulation dont il ne serait pas tenu compte après le couronnement. C'est ce qui se passa, et l'Eglise latine ne pardonna jamais aux Arméniens ce stratagème, ne cessant de dénoncer leur hypocrisie.⁴⁵

1198-1226: du couronnement de Léon I^{er} à celui de Héthoum I^{er}

Le 6 janvier 1198, le prince Léon II devint le roi Léon I^{er}: un siècle et demi après sa destruction, le royaume d'Arménie ressuscitait en Cilicie. La chute de Jérusalem s'avéra donc positive pour les Arméniens!

Le roi Léon poursuivit avec encore plus de zèle la «francisation» des institutions et de la cour, qu'il avait déjà amorcée. Il imposa le système féodal occidental centralisé, introduisit des mots français, donna des fiefs à des seigneurs francs. Il jeta les bases d'une alliance durable avec l'île de Chypre, confiée par le roi Richard aux Lusignan poitevins et érigée en royaume quelques mois avant l'Arménie. Marié à une princesse d'Antioche, Léon, devenu sexagénaire, la répudia pour se remarier avec une fille du premier roi de Chypre, Amaury, âgée d'environ 10 ans.⁴⁶ Après lui, la noblesse arménienne allait nouer, le long des deux siècles suivants, d'innombrables liens matrimoniaux avec les deux grandes familles franques de ce royaume, les Lusignan et les Ibelin.

Des nuages n'allaient pas tarder à s'amonceler sur les relations arméno-franques, toujours autour du problème d'Antioche. Selon

le pacte de 1194, à Bohémond III, mort en 1201, devait succéder le petit-neveu du roi d'Arménie, Raymond-Rouben, fils du fils aîné du défunt et d'une nièce de Léon. Son oncle le comte de Tripoli, fils cadet du défunt, n'entérina pas cette décision et revendiqua Antioche sous le nom de Bohémond IV:⁴⁷ c'était Antioche-Cilicie contre Antioche-Tripoli. A ce conflit s'ajoutait le problème de Baghras, forteresse stratégique commandant le principal col de l'Amanus, donc le passage entre Syrie et Cilicie; Léon l'avait occupée, mais elle était revendiquée par les Templiers.

La «guerre de succession d'Antioche»⁴⁸ couvrit presque les deux premières décennies du XIII^e siècle et vit s'affronter deux coalitions hétéroclites: Bohémond IV pouvait compter sur l'émir d'Alep fils de Saladin, le sultan seldjoukide et les Templiers, alors que du côté arménien on trouve le sultan d'Egypte, frère de Saladin, et les Hospitaliers. Au début, le pape Innocent III se trouvait paradoxalement lui aussi dans ce second camp. Léon réussit en effet longtemps à compenser par des arguments de légitimité et des promesses de concessions ecclésiastiques le fait de ne pas être catholique; l'excommunication de Bohémond par le patriarche d'Antioche lui facilita les choses, le pape n'ayant que peu d'estime pour le comte. En revanche, Innocent III se montra intraitable au sujet des droits des Templiers sur Baghras.⁴⁹ La rupture était inévitable, et Léon fut excommunié en mai 1211. L'arme de l'expulsion des sièges diplomatiques latins de Cilicie fut utilisée durant cette première crise avec la papauté. Léon ne céda pas, et le pape dut lever l'excommunication au bout de deux ans.⁵⁰ Le roi se sentit alors libre de se lancer à la conquête d'Antioche en 1216. Dans une longue lettre, il informa le pape de l'intro-

⁴⁴ Sembat 1856, p. 98; Sembat 1956, p. 207; Samuel, p. 145; Ormanian, 1053, col. 1530-1531.

⁴⁵ Kirakos, p. 156-157; DA, t. II, p. 488.

⁴⁶ Sembat 1956, p. 217; Sembat 1856, p. 106; Kirakos, p. 159; Héthoum II, in DA, t. I, p. 482; Lignages, p. 66, 81-82, 88, 90, 92, 137, 143.

⁴⁷ Annales, p. 435; Cahen, p. 591-592.

⁴⁸ Cahen, p. 596-623; Mutfian 1988, p. 413-414; Mutfian 1993, p. 45-46.

⁴⁹ Sembat 1956, p. 214; Annales, p. 436; CICO, t. II, p. 316, 366-368.

⁵⁰ CICO, t. II, p. 404-405, 439, 441; Cahen, p. 619; Mutfian 1997, p. 908.

nisation de Raymond-Rouben ainsi que des mesures réparatrices: hommage au patriarche latin, rétablissement des sièges latins de Tarse et Mamistra, restitution de Baghras au Temple et des autres biens spoliés à l'Eglise romaine. On était à deux doigts de l'annexion d'Antioche au royaume d'Arménie, quand la rebellion de Raymond-Rouben contre son grand-oncle mit à bas tout l'édifice: en 1219 Bohémond IV s'imposa à Antioche grâce à un complot interne.⁵¹ Léon mourut cette même année.

La succession du roi défunt allait provoquer une seconde crise arméno-latine. Il y avait en effet trois candidats. Léon avait désigné comme héritière sa fille cadette Zabel, issue de son mariage avec la fille du roi de Chypre, mais deux autres candidats faisaient valoir des droits: Raymond-Rouben, intronisé le premier avant que le roi ne revienne sur sa décision, et Rita, la fille aînée, issue du premier mariage et épouse du roi de Jérusalem, Jean de Brienne. Rita mourut opportunément en 1220, et la révolte de Raymond-Rouben fut matée par le régent.⁵² Zabel recueillit donc l'héritage, et dans l'optique de mettre un terme à la rivalité avec Antioche on lui donna pour époux Philippe, fils de Bohémond IV.⁵³ Le second roi d'Arménie était donc un Franc, mais, loin de calmer le jeu, ce mariage exacerbait les tensions: l'attitude méprisante et prolatine du roi – ainsi perçue à tort ou à raison – indigna les seigneurs arméniens, si bien qu'il fut arrêté et mourut en prison, probablement assassiné. Comme on s'en doute, le pape Honorius III, qui avait placé de grands espoirs sur une couronne latine en Arménie, n'apprécia

pas, provoquant une seconde crise arméno-latine. Le régent utilisa de nouveau l'arme de l'expulsion des sièges latins de Cilicie. Ils furent rétablis en 1226, mais on n'entendit plus parler de Philippe.⁵⁴

Le choix du second époux de Zabel fut plus heureux: son union avec un prince de la dynastie héthoumide rivale scella la réconciliation.

1226-1289: l'apogée du royaume

Pour le nouveau roi Héthoum I^{er}, les rapports avec les Francs étaient loin d'être une priorité. La Syrie franque se retrouvait en effet considérablement affaiblie depuis la perte de la Ville sainte et ne représentait plus pour l'Arménie qu'un intérêt réduit; ainsi la question d'Antioche fut résolue par le mariage d'une fille de Héthoum I^{er} avec le prince Bohémond VI, qui transforma de facto la principauté en vassale du royaume. Le royaume de Chypre était alors le seul Etat franc important dans la région, et l'Arménie poursuivait avec lui sa politique d'alliance, concrétisée par les mariages de deux sœurs et deux filles du roi avec des Lusignan ou des Ibelin.⁵⁵ D'autre part, la dynastie héthoumide, désormais à la tête de l'Etat, avait toujours eu vis-à-vis des Francs une attitude beaucoup plus indifférente que les Roubénides. Enfin, un nouvel acteur, les Mongols, était venu bouleverser les données géopolitiques. Le roi Héthoum I^{er} eut la clairvoyance politique de se rapprocher d'eux, et après l'écrasante défaite qu'ils infligèrent aux Turcs seldjoukides en 1243 il alla jusqu'à Karakorum afin de sceller l'alliance.⁵⁶ Protégé par

⁵¹ Colophons XIII, p. 96, 103; Samuel, p. 147; CICO, t. II, p. 588-591; Annales, p. 436-437; Olivier le Scolastique, col. 1417-1418; Gestes, p. 19-20, 28; Cahen, p. 622; Mutaftian 1988, p. 414.

⁵² Olivier, col. 1423-1424; Héthoum II, in DA, t. I, p. 485; Sembat 1956, p. 223-224; Lignages, p. 66, 138.

⁵³ Héthoum II, in DA, t. I, p. 485; Sembat 1956, p. 225; Sembat 1856, p. 111; Colophons XIII, p. 130, 133, 139; Kirakos, p. 188-189; Vardan, p. 141; Samuel, p. 148; Lignages, p. 138, 145; Annales, p. 437; Olivier, col. 1450; Gestes, p. 20, 29-30.

⁵⁴ Sembat 1956, p. 225; Kirakos, p. 188-189; Vardan, p. 141; Samuel, p. 148-149; Annales, p. 437; CICO, t. III, p. 176, 199; Lignages, p. 67, 68, 92, 95, 138, 145; Mutaftian 1997, p. 908-909; Ormamiann, 1104, col. 1605-1607.

⁵⁵ Gestes, p. 151, 157; Alichan, p. 75; Sembat 1956, p. 229, 231, 241; Colophons XIII, p. 201, 320, 323, 343, 593; Lignages, p. 67, 92, 99, 100, 103, 139, 143, 166; Annales, p. 445; CICO, t. V 1, p. 53.

⁵⁶ Samuel, p. 150; Colophons XIII, p. 277; Kirakos, p. 364-372; Vardan, p. 149.

ce «parapluie mongol», le royaume d'Arménie était devenu le plus puissant Etat chrétien du Levant.

Dans ces conditions, Héthoum I^{er} n'avait que faire de ménager l'Eglise latine. On le vit lorsqu'éclata la troisième crise arméno-romaine: en 1237 le pape Grégoire IX décida d'enquêter sur la validité du mariage de Héthoum avec Zabel, dénoncé pour cause de consanguinité, et en 1238 il promulgua la soumission du catholicos arménien au patriarcat latin d'Antioche. La réaction arménienne fut si violente que le pape finit par céder sur tous les plans.⁵⁷ A la même époque, le roi accueillit des missionnaires dominicains,⁵⁸ et en 1248 la réponse du catholicos Constantin I^{er} au pape, confiée au franciscain Dominique d'Aragon, reprenait la profession de foi écrite par Nersès Chnorhali en 1165:⁵⁹ aucune concession n'était faite à Rome. Plus tard, en 1262, le même catholicos ignore une convocation à Acre par le légat du pape, et finit par y envoyer son représentant, Mekhithar de Skevra. Les entretiens se passèrent très mal, et devant l'attitude arrogante du légat pontifical, Mekhithar lui lança: *D'où l'Eglise de Rome tient-elle ce pouvoir, de se faire juge des autres sièges apostoliques et de n'être point elle-même soumise à leur jugement?*⁶⁰ A la tête d'un puissant Etat qui jouissait de la protection mongole, les Arméniens n'avaient aucune raison de s'incliner devant la papauté.

Cette situation ne pouvait durer, car la conjonction de deux phénomènes redessina les rapports de force à partir du milieu du XIII^e siècle: d'une part la montée en puissance du pouvoir mamelouk en Egypte puis en Syrie continentale, de l'autre le désintérêt grandissant des Mongols pour le Levant, où un monde bipolaire avait pris la place de la mosaïque

proche-orientale antérieure. Le signal d'alarme avait sonné dès 1260, lorsque les Mamelouks eurent raison d'une armée mongole en Syrie: même s'il ne s'agissait que d'une arrière-garde, donc pas d'un réel affrontement entre deux armées, le mythe de l'invincibilité mongole avait volé en éclats. Peu après, en 1266, la première invasion mamelouke en Cilicie marqua les limites de la protection mongole.

Succédant à son père, le roi Léon II continua à garder ses distances avec la papauté. En accord avec le catholicos, il ne répondit pas à l'invitation au concile de Lyon en 1274.⁶¹ Sous son règne (1271-1289), les facteurs politiques contraignirent toutefois l'Arménie à reprendre peu à peu langue avec l'Europe, en envoyant des ambassades demander de l'aide face aux Mamelouks. Ce ne fut pas chose aisée.

1289-1341: le royaume aux abois

La disparition définitive de la Syrie franque en 1291 laissait Chypre comme seul Etat latin au Levant. Liée à l'allié mongol de moins en moins sûr, confrontée à l'ennemi mamelouk de plus en plus agressif, l'Arménie voyait comme seul salut possible une intervention de l'Europe. Pour la papauté, c'était là une possibilité de réaliser son rêve séculaire, la soumission de l'Eglise arménienne. Dans ces conditions, deux éléments caractérisèrent les rapports arméno-francs à partir de la fin du XIII^e siècle: un ballet quasi continu d'ambassades arméniennes en Europe et une infiltration de plus en plus ouverte de la propagande catholique.

Selon Georges de Skevra, déjà le docteur Vahram Raboun, chancelier de Léon II, *professait l'hérésie chalcédonienne*, tandis que le catholicos Grégoire VII *soulevait des troubles et répandait des ténèbres dans l'Eglise et montrait son mépris pour la législation qui régissait les Arméniens et la tournait en dérision*.⁶² C'est en effet dans les plus hautes sphères dirigeantes, jusqu'au roi et au catholicos, que

⁵⁷ CICO, t. III, p. 298, 319, 332-335; Hamilton, p. 341-342.

⁵⁸ Richard, p. 52; Mutaftian 1999, p. 225.

⁵⁹ Archivio Segreto Vaticano, A. A. Arm. I-XVIII, 1804; Mutaftian 1999, p. 230-231; Kirakos, p. 121-147; Bozoyan, p. 31-45.

⁶⁰ DA, t. I, p. 697; Hamilton, p. 343.

⁶¹ CICO, t. V 1, p. 104-105; *Id.*, t. VI, p. 139.

⁶² Baghdassarian, p. 421, 426

l'on trouvait les plus fervents partisans de concessions doctrinales en échange de l'espoir d'une aide européenne. Héthoum II, fils et successeur de Léon II, se fit lui-même franciscain,⁶³ et les catholicos, installés à Sis à la suite de la prise de Hromkla par les Mamelouks en 1292, convoquèrent différents conciles prolatins, à Sis en 1307 puis à Adana en 1316.⁶⁴ Toutes ces tentatives se heurtèrent à une forte opposition d'une partie du clergé et de la noblesse du royaume, ainsi que de la quasi-totalité du clergé de Grande Arménie, emmené par de prestigieuses figures comme Stépannos Orbélian et Esayi Ntchetsi.⁶⁵ C'est ainsi que, contrairement aux deux précédentes, la «fausse Pâque» de 1292 avait donné prétexte à des attaques en règle contre la latinité.⁶⁶ Un dangereux fossé se creusait dans le monde arménien, qui ne pouvait que s'approfondir au fil des ans avec l'accélération de la politique missionnaire des papes d'Avignon, particulièrement sous Jean XXII (1317-1334), et par la création en Grande Arménie de l'ordre des Frères uniteurs.⁶⁷

Sur le terrain politique, on pourrait faire une liste pathétique des innombrables ambassades arméniennes auprès des cours européennes et de la papauté, souvent relayées par d'authentiques avocats de la défense du royaume d'Arménie, comme Fidence de Padoue ou Marino Sanudo.⁶⁸ Certaines furent près d'aboutir. Ainsi, le premier Valois, Philippe VI, promit en 1331 de *faire le passage*

d'outre mer, réaffirma sa détermination l'année suivante, fit un don matériel au royaume de *notre très cher cousin le roi d'Arménie*, évoquant un *saint voyage d'outre-mer*. Il devait se croiser avec le roi Edouard III d'Angleterre, mais la guerre de Cent Ans se profilait à l'horizon, entraînant en 1336 l'abandon de tous les projets de croisade.⁶⁹ Le roi d'Angleterre allait être on ne peut plus explicite dans une lettre envoyée en 1343 au roi d'Arménie: *Les guerres graves et bien connues que nous menons ne nous permettent pas de mettre notre affection en pratique*.⁷⁰

Dans les faits, aucun de ces projets ne donna de résultat concret. La méfiance régnait toujours envers les «hérétiques» arméniens, comme on le voit dans le récit de voyage de Jourdain Cathala de Séverac, qui passa en Grande Arménie vers 1320: *Cette province est habitée par les Arméniens schismatiques, desquels en vérité les Frères prêcheurs et mineurs convertirent bien quatre mille et plus (...) et nous espérons grâce au seigneur que tout le reste sera aussi converti en peu de temps, si seulement les bons frères continuent*.⁷¹ Un peu plus tard, en 1332, on lit dans un projet de croisade élaboré par un dominicain⁷² ce jugement sur les Arméniens: *Parmi tous les Orientaux, ce sont les pires des hérétiques, les religieux comme le peuple sont plongés dans les erreurs et incapables de les corriger, de même que l'Ethiopien ne peut changer sa peau*.⁷³ Le texte le plus célèbre en ce sens date de 1336, quand le pape Benoît XII demanda qu'on lui dressât la liste des «erreurs des Arméniens». C'est un dominicain arménien, Nersès Paliants, qui s'en chargea et composa la fameuse liste des *cent dix-sept erreurs des Arméniens*. On y trouve pêle-mêle des questions de rite, de mariage, de christologie, des accusations de non-soumission à Rome, d'utilisation de livres

⁶³ Colophons XIII, p. 698, 705; Gestes, p. 283, 302, 305; Lignages, p. 92; Golubovich, t. I, p. 328-339; Mutfian 1999, p. 251.

⁶⁴ Samuel, p. 155; Oghlougian, p. 39-40; Ormanian, 1230-1235, 1253-1257, col. 1784-1791, 1816-1823.

⁶⁵ Ormanian, 1171-1175, 1241, col. 1701-1708, 1800-1801.

⁶⁶ Oghlougian, p. 172-174, p. 241-251; Héthoum II, in DA, t. I, p. 498; Samuel, p. 163; Ormanian, 1191, col. 1730-1732.

⁶⁷ Ormanian, 1274, col. 1845-1846; Richard, p. 218.

⁶⁸ Golubovich, t. II, p. 1-60; Mutfian 1999, p. 236-238; Mutfian 1993, p. 81.

⁶⁹ Mutfian 1993, p. 82-87.

⁷⁰ Golubovich, t. IV, p. 371.

⁷¹ Jourdain, p. 52, 109.

⁷² DA, t. II, p. 367-517; Mutfian 1993, p. 83-84.

⁷³ DA, t. II, p. 487-488.

pernicieux et bien d'autres.⁷⁴ Comme on le voit, les relations arméno-latines demeuraient conflictives, et la situation désespérée du royaume n'attirait qu'une compassion symbolique.

Au début du XIV^e siècle, cette situation fut aggravée par une crise qui affecta les relations de l'Arménie avec son seul allié dans la région, le royaume de Chypre, où la dynastie régnante des Lusignan avait de profonds liens familiaux avec les souverains arméniens. En 1294, Héthoum II avait marié une de ses sœurs, Zabel, à Amaury de Tyr, frère du roi Henri II de Chypre et «homme fort» du royaume. En 1306, Amaury s'empara du pouvoir par un coup d'Etat, et quatre ans plus tard il envoya le souverain détrôné en Cilicie auprès du roi Ochine, frère de Zabel, où il se retrouva prisonnier. Peu après, Amaury périt assassiné; à la suite d'un accord, Henri II récupéra son trône et Zabel fut autorisée à passer en Cilicie avec ses enfants.⁷⁵ La connivence arménienne évidente avec l'usurpateur ne fut pas du goût des autorités légitimes et provoqua entre les deux royaumes une crise qui dura plusieurs années, jusqu'à ce que le commun danger mamelouk rétablisse l'alliance.

1342-1375: Lusignan et les derniers rois d'Arménie

En 1341 le roi Léon IV mourut sans héritier, et la couronne passa à son cousin germain Guy de Lusignan, fils de Zabel et d'Amaury, qui avait grandi en Cilicie et se trouvait alors à Constantinople. Il vint recevoir la couronne en 1342, devenant après Philippe d'Antioche le second roi franc d'Arménie. L'histoire allait curieusement se répéter à 120 ans d'intervalle. La papauté fonda de grands espoirs sur ce roi latin, mais selon certains Guy se comporta comme *un vrai catholique, obéissant à notre*

sainte Mère l'Eglise de Rome au lieu de «s'arméniser». Après deux ans de règne, il fut lui aussi assassiné par des seigneurs arméniens.⁷⁶ Comme pour Philippe, on peut émettre des doutes sur les mobiles de ce meurtre.

Après le malheureux règne de Guy se succédèrent deux souverains d'une branche collatérale des Héthoumides. En 1373 le second périt assassiné sans héritier, et après une courte régence de la veuve du premier on appela sur le trône Léon de Lusignan, neveu de Guy, donc petit-fils de Zabel; il fut couronné en 1374. Ce troisième roi latin d'Arménie refusa lui aussi de se couler dans le moule arménien, et ses relations avec la noblesse et l'Eglise restèrent très mauvaises. Il aurait probablement subi le même sort que les deux précédents rois francs si les Mamelouks ne s'étaient emparé de Sis en avril 1375, moins d'un an après son couronnement, emmenant le roi captif au Caire. Léon V, souverain franc, reste pour l'histoire le dernier de tous les rois d'Arménie.⁷⁷

Grâce à une rançon versée par le roi Jean I^{er} de Castille au sultan mamelouk, Léon fut libéré en octobre 1382. Il vint en Europe remercier son sauveur, et en juin 1384 il fit son entrée à Paris,⁷⁸ où le roi Charles VI lui accorda une confortable pension. Cherchant à récupérer son trône, il passa ses premières années en exil à prêcher une nouvelle croisade. Comprenant que ce serait impossible tant que sévissait la guerre de Cent Ans, il se rendit à la cour d'Angleterre et réussit à organiser, au printemps 1386, une rencontre des deux parties entre Boulogne et Calais. Rien n'en sortit. Léon V mourut à Paris en 1393. Il fut enterré au couvent des Célestins, qui fut saccagé à la Révolution. Seul fut sauvé son gisant, qui recouvre maintenant son cénotaphe dans la Basilique de Saint-Denis, au milieu des rois de France.⁷⁹

⁷⁴ CICO, t. VIII, p. 119-155, 226-227; Ormanian, 1288, col. 1864-1865; Richard, p. 210-213; Mutfian 1993, p. 85.

⁷⁵ Gestes, p. 315-317; Amadi, p. 241-249, 324-325, 330, 391-392; Nersès Palients, in DA, t. I, p. 665; Dardel, in DA, t. II, p. 23.

⁷⁶ Dardel, in DA, t. II, p. 26, 30; Golubovich, t. IV, p. 370-371; Samuel, p. 168; Mutfian 1999, p. 265-267.

⁷⁷ Dardel, in DA, t. II, p. 41-42, 65-66, 83-85; Alichan, p. 227-228; Mutfian 1993, p. 89-91.

⁷⁸ Dardel, in DA, t. II, p. 102, 108.

⁷⁹ Juvénal, p. 368, 395; Mutfian 1993, p. 90.

BIBLIOGRAPHIE

- * Al-Dahabî = Al-Dahabî, *Les dynasties de l'Islam*, Damas, 1979.
- * Alichan = Ghévond Alichan, *Sissouan*, Venise, 1885 (en arménien).
- * Amadi = Francesco Amadi, *Chronique*, Paris, 1891.
- * Annales = «Annales de Terre Sainte», in *Archives de l'Orient latin*, t. II B, Paris, 1884, p. 427-461.
- * Anne = Anne Comnène, *L'Alexiade*, t. III, Paris, 1945.
- * Baghdassarian = Edvard Baghdassarian, «La 'Vie' de Georges de Skevra», *Banber Matenadarani* 7 (1964), p. 399-434 (en arménien).
- * Bahâ' al-Dîn = Bahâ' al-Dîn Ibn Šaddâd, «Vie de Saladin», in *Recueil des historiens des croisades, Historiens orientaux*, t. III, Paris, 1884, p. 3-370.
- * Bozoyan = Azat Bozoyan, *Les documents des pourparlers ecclésiastiques arméno-byzantins (1165-1178)*, Erevan, 1995 (en arménien).
- * Bullarium = *Bullarium, privilegiorum ac diplomatum Romanorum pontificum amplissima collectio*, t. IV 4, Rome, 1747.
- * Cahen = Claude Cahen, *La Syrie du Nord à l'époque des croisades et la principauté franque d'Antioche*, Paris, 1940.
- * Chronique syriaque = *Anonymi auctoris Chronicon ad A.C. 1234 pertinens*, Louvain, 1974.
- * CICO = Pontificia Commissio ad redigendum Codicem iuris canonici orientalis, *Fontes*, Series III, Vatican, t. II, 1944, t. III, 1950, t. V 1, 1953, t. VIII, 1958.
- * Cinnamos = Jean Cinnamos, *Chronique*, Bonn, 1836.
- * Colophons XII = *Colophons de manuscrits arméniens, V^e-XII^e siècle*, Erevan, 1988 (en arménien).
- * Colophons XIII = *Colophons de manuscrits arméniens, XIII^e siècle*, Erevan, 1984 (en arménien).
- * DA = *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, Paris, t. I, 1869, t. II, 1906.
- * Dédéyan = Gérard Dédéyan, *Les Arméniens entre Grecs, Musulmans et Croisés, Etude sur les pouvoirs arméniens dans le Proche-Orient méditerranéen (1068-1150)*, Lisbonne, 2003.
- * Foucher = Foucher de Chartres, «Historia Iherosolymitana», in *Recueil des historiens des croisades, Historiens occidentaux*, t. III, Paris, 1866, p. 319-485.
- * Gesta = *Histoire anonyme de la première croisade*, Paris, 1964.
- * Gestes = *Les Gestes des Chiprois*, Genève, 1887.
- * Golubovich = Girolamo Golubovich, *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell'Oriente francescano*, Quaracchi, t. I, 1906, t. II, 1913, t. IV, 1923.
- * Grousset = René Grousset, *L'Empire du Levant*, Paris, 1946.
- * Guillaume = Guillaume de Tyr, *Chronique*, Turnhout, 1986.
- * Hamilton = James Hamilton, *The Latin Church in the Crusader States*, The Secular Church, Londres, 1980.
- * Ibn al-Athîr = Ibn al-Athîr, «Chronique parfaite», in *Recueil des historiens des croisades, Historiens orientaux*, t. I, Paris, 1872, p. 189-744.
- * Jourdain = Jourdain Cathala de Séverac, *Mirabilia Descripta, Les merveilles de l'Asie par le père Jourdain Catalini de Séverac*, Paris, 1925.
- * Juvénal = Jean Juvénal des Ursins, «Histoire de Charles VI, roi de France», in *Nouvelle Collection de Mémoires pour servir à l'histoire de France*, 1^{ère} série, t. II, Paris, 1836, p. 339-570.
- * Kirakos = Kirakos de Gandzak, *Histoire*

- d'Arménie*, Erevan, 1961 (en arménien).
- * Laurent = Joseph Laurent, *Etudes d'histoire arménienne*, Louvain, 1971.
 - * Lignages = Marie-Adélaïde Nielen, *Lignages d'Outremer*, Paris, 2003.
 - * Matthieu = Matthieu d'Edesse, *Chronique*, Vagharchapat, 1898 (en arménien).
 - * Mayer = Hans Eberhard Mayer, *Mélanges sur l'histoire du royaume latin de Jérusalem*, Paris, 1984.
 - * Michel = *Chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche* (1166-1199), t. III, Paris, 1905.
 - * Mutaïan 1988 = Claude Mutaïan, *La Cilicie au carrefour des empires*, t. I, Paris, 1988.
 - * Mutaïan 1993 = Claude Mutaïan, *Le Royaume arménien de Cilicie*, Paris, 1993.
 - * Mutaïan 1997 = Claude Mutaïan, «Les sièges ecclésiastiques latins en Cilicie orientale (XII^e-XIV^e s.)», in *Oriente e Occidente tra Medioevo ed Età moderna*, Acqui Terme, 1997, p. 903-913.
 - * Mutaïan 1999 = Claude Mutaïan, «Franciscains et Arméniens (XIII^e-XIV^e siècle)», *Studia Orientalia Christiana, Collectanea* 32 (1999), Le Caire-Jérusalem, p. 221-276.
 - * Mutaïan 2004 = Claude Mutaïan, «Prélats et souverains arméniens à Jérusalem à l'époque des croisades», *Studia Orientalia Christiana, Collectanea* 37 (2004), Le Caire-Jérusalem, p. 109-151.
 - * Nersès de Lambron = *Grigor Catholicos Tgha et Nersès Lambronatsi*, Venise, 1865 (en arménien).
 - * Oghlougian = Abel Oghlougian, *Recherches littéraires sur le docteur Movsès Erznkatsi*, Etchmiadzin, 2001 (en arménien).
 - * Olivier = Olivier le Scolastique, «Histoire de Damiette», in Eccard, *Corpus Historicum Medii Aevi*, t. II, Leipzig, 1723, col.1397-1450.
 - * Orderic = Orderic Vital, *Historiae ecclesiasticae*, t. VI, Oxford, 1978.
 - * Ormanian = Maghakia Ormanian, *Azgapatoum*, t. II, Constantinople, 1913 (en arménien).
 - * Reinaud = Joseph Reinaud, *Chroniques arabes*, in Michaud, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV, Paris, 1829.
 - * Richard = Jean Richard, *La papauté et les missions d'Orient au Moyen Age (XIII^e-XV^e siècles)*, Rome, 1998.
 - * Samuel = Samuel d'Ani, *Chronique*, Vagharchapat, 1893 (en arménien).
 - * Sembat 1856 = *Histoire du connétable Smbat, frère de Hét'oum I^{er}, roi d'Arménie*, Moscou, 1856 (en arménien).
 - * Sembat 1956 = Sembat le Connétable, *Chronique*, Venise, 1956 (en arménien).
 - * Ter-Ghevondian = Vahan Ter-Ghevondian, *L'Arménie cilicienne et les pays arabes du Proche-Orient*, Erevan, 2005.
 - * Vardan = Vardan l'Oriental, *Compilation d'histoire d'Arménie*, Venise, 1862 (en arménien).
 - * William = William of Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, Oxford, 1998.

BIOGRAPHY

CLAUDE MUTAFIAN is a former Professor of Mathematics at Paris-13 University. His research covers the Armenian History, which he presented in a «Historical Atlas of Armenia» (2001), but he is specialized in the Medieval period, particularly the Cilician Kingdom of Armenia and its relations with the

Crusaders and the Mongols. He has numerous publications in that field, and is editing his PhD thesis «The Armenian diplomacy in the Levant during the Crusades» (Paris-1-Panthéon-Sorbonne, 2002). He also organized various exhibitions, such as «The Armenian Kingdom of Cilicia» (Paris, 1993), «Roma-Armenia» (Vatican 1999) and «Armenia, the Magic of Writing» (Marseilles, 2007).